



Changer l'évaluation : Évaluer pour apprendre ?

Sylvain Grandserre
répond à nos questions



Né en 1968 à Rouen, Sylvain Grandserre a connu un parcours scolaire sinueux allant du CAP à la première place du concours académique de professeur des écoles. Il enseigne dans la campagne normande et participe aux travaux du groupe Freinet. Il participe au débats sur l'éducation en publiant de nombreux textes et articles, mais aussi en tenant une rubrique pédagogique sur les ondes de la radio RMC.

Auteur de plusieurs ouvrages sur l'école, il a reçu pour son livre le Prix Louis Cros 2007 de l'Académie des sciences morales et politiques pour son livre « Ecole : droit de réponses – lettres d'un jeune maître d'école ».

1. Il existe de nombreuses définitions du mot « évaluer ». Quelle est celle qui, à vos yeux, est la plus porteuse de sens pour le travail à mener en classe ?

Si je ne devais, dans le cadre scolaire, ne retenir qu'une dimension du mot évaluer, ce serait « **donner de la valeur** ». J'entends par là que la priorité de l'évaluation est de mettre en avant ce qui va, de déceler les potentialités, de permettre la progression. Nous sommes dans une démarche éducative ! Procéder autrement relève d'une autre logique, parfois nécessaire, mais qui n'entre pas directement dans notre mission.

2. Quelle différence peut-on faire, selon vous, entre une situation d'apprentissage et une situation d'évaluation ?

La grande différence entre une situation d'apprentissage et une autre d'évaluation réside dans le statut de l'erreur. Dans le cadre d'un apprentissage, l'erreur est un véritable indice, un appui, un point de repère. L'élève qui écrit « ils dormes » croit avoir effectué l'accord au pluriel en ajoutant un s. Celui qui affirme que les saisons correspondent au rapprochement et à l'éloignement supposés de la terre et du soleil nous donne à voir sa façon de penser. Autant d'éléments qui permettront ensuite d'envisager la construction du cours à venir.

Par contre, dans une situation d'évaluation classique, c'est-à-dire sommative, l'erreur n'est plus souhaitable et sa présence atteste d'une absence ou d'une insuffisance d'apprentissage malgré un travail effectué en classe.

Bref, dans le premier cas on peut rechercher l'émergence de l'erreur quand dans le second on souhaite sa disparition.

3. On dit souvent que la première qualité d'une évaluation est d'être « objective » ... mais cette recherche de l'objectivité n'est-elle pas un leurre ? Toute démarche d'évaluation n'est-elle pas subjective en soi ?

Depuis les travaux de docimologie des années 30, il est ridicule de prétendre à l'objectivité des évaluations. Nous savons bien comment divers critères influencent, le plus souvent à son insu, le correcteur : présentation, soin, connaissance de l'élève, consonance du nom, physique du candidat, ordre de correction des copies. Et puis évaluer, c'est juger. Or qui peut prétendre le faire en toute objectivité ?

4. Un récent rapport de l'inspection (belge francophone) pointait le peu d'évaluation formative dans les classes, alors qu'il s'agit pourtant d'un concept devenu commun dans le discours pédagogique et inscrit depuis plus de 10 ans dans les textes légaux (Décret "Missions de l'école", 1997). Ce phénomène est-il aussi vrai chez vous ? Dans ce cas, selon vous, comment expliquer cette absence ?

En France comme ailleurs, il y a loin du discours aux actes. On pourrait dire avec Philippe Meirieu qu'en matière de pédagogie, « on est revenu de tout sans jamais y être allé » ! Comme toute démarche progressiste, celle de l'évaluation formative est plutôt bien reçue, bien perçue, mais peu mise en place. Comment expliquer pareil phénomène ?

Tout d'abord, il est difficile de mettre en place une pratique jamais vécue, jamais observée. L'innovation réclame de ses acteurs une curiosité hors norme et une confiance absolue qui ne correspondent pas à l'état dans lequel se trouvent les éducateurs aujourd'hui.

Par ailleurs, nous souffrons d'un manque cruel de temps. Les écoliers français auront à peine 140 jours de classe cette année. Autant dire que ce calendrier a été pensé pour que les notions soient exposées, retenues puis régurgitées lors des contrôles. Tout ce qui viendrait s'ajouter à cette démarche archaïque semble en trop : relevé des conceptions initiales, argumentation et confrontation, tâtonnement expérimental, évaluation formative, remédiation... Les emplois du temps n'ont pas été conçus pour supporter cet accessoire pourtant essentiel. Bref, un élève peut faire toute sa scolarité sans jamais rencontrer pareille démarche pédagogique.

5. Evaluer, oui ... mais après ? Pratiquer une réelle évaluation formative, cela n'implique-t-il pas de revoir complètement l'organisation de la classe et des apprentissages ?

L'évaluation formative rejoint l'idée que professeur et enseignants sont ensemble, du même côté, pour aller ensemble vers la maîtrise d'un savoir, d'une compétence. Cela correspond bien à une approche coopérative des apprentissages. On reconnaît implicitement la nécessité de tâtonner, de faire des erreurs, de procéder différemment selon les cas et les élèves. Cela ne peut fonctionner que dans un climat d'extrême confiance où les élèves acceptent d'exposer comment ils envisagent les choses sans crainte immédiate du jugement et de la sentence.

Pratiquer des phases d'évaluation formative renvoie donc à une conception plus générale de la pédagogie mais aussi de la relation éducative.

6. Comment concilier l'importance, pour l'enseignant, d'utiliser des outils d'évaluation complexes et nuancés (tels que des grilles d'indicateurs de la compétence) et le besoin, pour les parents, de disposer d'une information sur les résultats de leur enfant qui soit claire, simple et facilement accessible ?

Nous mettons là le doigt sur un des principaux problèmes. Nos élèves sont les enfants d'autres adultes. Notre temps et le leur divergent. Là où nous réclamons de la patience, d'autres adultes veulent du résultat, de la performance, et rapidement (je pense à la lecture par exemple).

Je ne vois qu'une façon de s'en sortir : inviter, communiquer, échanger, avec ses parents qui le plus souvent ne font qu'exprimer une angoisse liée à la situation sociale et professionnelle du pays. Surtout, nous devons leur faire comprendre qu'un excès d'exigence mal venu, ne prenant pas en compte leur enfant, est redoutable et contre-productif.

7. Selon vous, faut-il évaluer les enfants dès l'école maternelle ? Dès la classe d'accueil (ou petite section) ?

Ce qui m'inquiète le plus dans l'évaluation précoce, c'est sa dimension auto-réalisatrice, auto-prophétique. Nous connaissons bien l'effet Pygmalion. Chacun agit dans ses jugements et attitudes selon les connaissances qu'il possède du sujet. Or, le plus souvent, cela se fait dans la conservation des positions. Savoir qu'un élève est en difficulté ne nous rend pas exigeants mais davantage défaitistes ! Un comble.

Par ailleurs, l'évaluation précoce pose le problème des attentes. Or, celles-ci sont complètement inadaptées à quelques mois près selon l'âge des enfants. On s'aperçoit ainsi que nombre d'enfants soumis au redoublement sont de fin d'année et n'avaient simplement besoin que d'un peu de temps.

Bref, je recommande la plus grande prudence dans les évaluations qui peuvent être pratiquées à l'égard des plus petits. Elles doivent être basées sur une pédagogie de la réussite, valorisante, cherchant à mettre en avant ce qui va. Tout constat plus négatif doit faire l'objet de mille précautions débouchant sur des mesures concrètes de remédiation.

8. Ce qui est difficile, dans l'évaluation d'un apprentissage, c'est qu'elle ne tombe jamais au bon moment pour tous les élèves. Puisque chacun apprend à un rythme qui lui est propre, ne serait-il pas plus juste que chaque élève soit évalué quand il est (ou se sent) prêt ?

Dans l'absolu, il faudrait que l'élève soit évalué à sa demande. Cela existe dans certains domaines de la pédagogie institutionnelle avec notamment le système des ceintures. Mais reconnaissons que cette pratique est très marginale et réclame un niveau de maîtrise des outils auquel peut d'enseignants seront attentifs.

Ceci dit, dans la classe, il y a déjà moyen de percevoir si le temps d'évaluer est le bon. A-t-on pris le temps nécessaire ? A-t-on eu recours à diverses démarches ? A-t-on déjà pu corriger les principaux problèmes ? Chacun a-t-il pu réviser ? Et puis, une deuxième chance peut être donnée après remédiation auprès de ceux qui ont échoué.

Mais d'une manière générale, il y a un écart réel entre les besoins individuels et les impératifs de gestion collective de la classe.

9. Comment impliquer l'enfant dans son évaluation, le rendre acteur ? Est-ce possible, même avec les plus jeunes ?

La meilleure chose à faire est déjà d'être le plus explicite possible avec nos élèves. Quand seront-ils évalués ? Sur quelles compétences ? Sur quelles connaissances ? Que doivent réviser et comment ? Voilà déjà qui nous éviterait les scandaleuses « interro surprise » qui sont perçues comme de véritables pièges... parfois à juste titre !

Au-delà de l'explicitation des attentes institutionnelles, l'élève peut aussi être associé au travers d'une pratique régulière de l'auto-évaluation. Cela peut se faire avec une fiche autocorrective comme le proposent certains fichiers.

10. Y a-t-il un outil (ou une pratique) d'évaluation formative que vous souhaiteriez rencontrer davantage dans les classes ? Lequel ?

Parmi les choses faciles à mettre en place, je signale par exemple la **révision par deux** sur le temps de classe avec l'enseignant en personne ressource : un élève interroge l'autre puis les rôles sont inversés. Dans la même logique, on peut demander aux élèves de **rédigier eux-mêmes les questions** du prochain contrôle. C'est une habitude à prendre mais qui se révèle particulièrement enrichissante. Trop souvent les élèves sont surpris par ce qu'on leur demande. Certains apprennent des choses totalement accessoires sans entrer au cœur de la notion étudiée. Rendre nos attentes explicites est un acte pédagogique mais également démocratique pour rompre avec le pouvoir des initiés.

11. Quels souvenirs personnels avez-vous gardés de l'évaluation à l'école, lorsque vous y étiez élève ? Ont-ils orienté votre réflexion sur l'évaluation à l'école, aujourd'hui ?

Je ne m'en cache pas : mes premiers souvenirs de l'école sont assez exécrables (institut catholique privé bourgeois de centre-ville), et ceux relatifs aux évaluations n'y échappent pas, bien au contraire. En revanche, quand est venue, tardivement, la réussite scolaire, j'ai le souvenir d'une espèce de jubilation au moment des contrôles. C'est un peu comme pour un match : on l'aborde différemment selon que l'on soit dans la position du vaincu ou dans celle du vainqueur !

*Sylvain Grandserre
Novembre 2011*